

Jean-Pierre Géhin

L'Ours de Moyenmont

Collection LDV « Lettres de Vosegus »
Nouvelles Editions Pages du Monde

ISBN 979-10-95403-21-0

Avant-propos

Depuis plus d'un millénaire, chaque printemps, des troupeaux de vaches laitières quittent les vallées alsaciennes pour passer la belle saison sur les prairies des Hautes Chaumes.

A l'époque de cette histoire (en 1525), les marcaires de la vallée de la Fecht se plaignaient des conditions climatiques qui les empêchaient de séjourner sur la « haulte pasture » de La Bresse plus de trois mois, « à cause des neiges qui y sont fort longtemps » (Pierre Boyé, *Les Hautes Chaumes des Vosges*).

Aujourd'hui, les professionnels des sports d'hiver, qui exploitent ces mêmes terrains, déplorent de ne pouvoir en tirer profit plus de trois mois, à cause des hivers trop doux et de la couverture neigeuse qui se réduit comme une peau de chagrin.

« Les temps ont bien changé ! » dira-t-on au fond des vallées.

C'est vrai.

Toutefois, même si les deux situations économiques évoquées plus haut présentent un contraste évident, on peut se demander ce qui a vraiment changé.

Le climat a changé, c'est certain. Mais pour combien de temps ? De manière irréversible ? Voire !

Les conditions d'existence ont changé. Il est difficile aujourd'hui d'imaginer comment (sur)vivaient nos ancêtres dans des granges ou des huttes de bois exposées aux assauts du temps et aux attaques des bêtes sauvages.

Les conditions de circulation et de communication ont changé. Avant l'ouverture du col de la Schlucht (fin du XIX^e), les Géromois

qui se rendaient à Munster devaient passer par le Valtin et le Tanet, ou bien par le col du Hohneck et le Frankenthal, tandis que leurs voisins de La Bresse empruntaient la « passe » du Rothenbach, au pied de la sinistre Roche d'Angoisse, puis descendaient le long de la Fecht, dans le Val Saint Grégoire.

Mais la haute montagne vosgienne ? Cette « Ligne Bleue » de sommets dénudés, cette épine dorsale du vieux massif qui semble ruminer, paisiblement allongé entre Lorraine et Alsace, a-t-elle beaucoup changé ?

Elle a changé de nom : « First », « Haulte Pasture », « Grand Pâturage », « Haut Domaine », « Hautes Chaumes », « Ligne des Crêtes » ... Mais son aspect est-il fondamentalement modifié ?

Au XVI^e siècle, plus de 2 000 « bêtes rouges » pâturaient sur une prairie sommitale qui s'étendait à perte de vue du Bonhomme au Grand Ballon. Après la guerre de trente ans et ses conséquences désastreuses qui éloignèrent les troupeaux du Haut Pâturage pendant trente six ans, la forêt reprit rapidement ses droits partout où l'homme avait défriché pour augmenter la surface des prairies. Les Hautes Chaumes étaient recouvertes de ronces, de broussailles et d'arbres qui tentaient de reconquérir leur territoire primitif.

Et Maintenant ? Quel aspect présentent les Hautes Chaumes ? Et quel avenir, pour ces paysages majestueux ?

Après avoir lu cette histoire, ceux qui ont l'habitude de parcourir ces sommets, à pied ou à skis, les regarderont peut-être d'un œil différent. Quant à ceux qui découvriront cette région à travers ces lignes, puissent-ils, après le point final, éprouver le désir d'aller y voir de plus près car, j'en suis convaincu ...

... une exploration minutieuse de nos racines nous indique les choix les plus judicieux pour notre avenir.

Chapitre 1

Peu à peu, la pente du sentier devenait plus douce. En même temps, le sous-bois s'éclaircissait. Marie, qui avait marché d'une seule traite depuis le col de Bramont, était à bout de souffle. Son front et ses joues ruisselaient de sueur. Son cœur dansait une gigue infernale.

Brusquement, la jeune fille déboucha sur la chaume¹ de l'Altenberg. Le soleil éclatant de ce début d'après-midi la fit cligner des yeux. Elle s'adossa au tronc d'un hêtre pour récupérer, offrit son visage à la caresse bienfaisante de la bise qui soufflait depuis plusieurs jours sur les sommets vosgiens. Puis elle examina la vaste prairie étalée devant elle.

En face, quelques taches plus sombres se découpaient sur le fond vert de la forêt : le troupeau, une trentaine de solides « bêtes rouges² », était massé en lisière pour y trouver ombre et fraîcheur. Au centre de la chaume, un bâtiment allongé, sans étage, abrité sous un immense toit à deux pans. La marcairie³ de la Vieille Montagne paraissait déserte. Seul, un mince filet de fumée au-dessus de la cheminée attestait une présence humaine en ces lieux isolés.

D'où elle se trouvait, Marie pouvait distinguer le gros rocher au sommet de l'Altenberg. Au loin, l'horizon était barré par la chaîne

1. Du latin populaire « calmis » : haut plateau dénudé. Ce mot, prélatin, a surtout été utilisé en toponymie.

2. Ce vocable désignait les vaches qui pâturaient sur les Hautes Chaumes à cette époque. Leur origine est peut-être suisse.

3. De l'allemand « melker » (verbe « melken » : traire), ce mot désigne à la fois le bâtiment dans lequel vivaient les éleveurs alsaciens et l'ensemble des terrains qu'ils exploitaient pendant l'estive.

des Ballons. Entre le Rainkopf et le Rothenbach, au pied de la Roche d'Angoisse, la jeune fille aperçut le chemin des Marchands. Elle parvint même à distinguer quelques silhouettes, qui dansèrent un instant sur le fil de l'horizon, avant de basculer soudain du côté alsacien.

La Roche d'Angoisse... A cette évocation, la gorge de la jeune fille se serra et son cœur cessa de battre un instant. Elle se revit, huit mois plus tôt, seule au col de Bramont, par un sombre matin d'octobre, sous un crachin déprimant. Le troupeau de l'Altenberg, rejoint par celui de Peterhüttli, était passé devant elle sans que les marcaires occupés à contenir leurs bêtes ne la remarquent.

Hans Werner marchait de l'autre côté du troupeau. Il ne pouvait pas la voir. Elle n'avait pas osé l'appeler. Lorsqu'il avait disparu derrière un coude du chemin de Machey, Marie n'avait pu retenir ses larmes. Elle était restée longtemps prostrée sur place, insensible au froid qui transperçait ses vêtements trempés, ne sentant que son cœur qui se brisait de douleur.

Elle avait passé tout le reste de la matinée ainsi, à grelotter de tristesse plus que de froid. Vers midi, la couverture de nuages s'était déchirée, laissant apparaître de larges pans de ciel bleu. Marie avait aperçu au loin, sur la crête, les dernières bêtes de l'énorme troupeau. Pressées par les marcaires impatients de retrouver la vallée et la chaleur des foyers quittés depuis le printemps, elles avaient dépassé très vite la sinistre Roche d'Angoisse, pour s'engager dans la pente abrupte du versant alsacien. Puis le ciel avait tiré à nouveau son rideau de pluie sur les sommets vosgiens. Le visage inondé de larmes, Marie n'avait pu retenir un cri déchirant, vite étouffé par le brouillard qui enveloppait le col. Elle avait repris lentement le chemin de La Bresse, ruisselante de chagrin.

Le reverrait-elle ?

Cette question n'avait cessé de la tourmenter pendant cet interminable hiver. Tous les soirs, avant de s'endormir, elle avait patiemment reconstitué son visage devant ses yeux clos. Chaque nuit, elle avait attendu, pour s'abandonner au sommeil, de croiser le regard

limpide du jeune marcaire de la Vieille Montagne. Ce regard qui l'avait troublée dès qu'il avait croisé le sien, le 23 juin, à Gérardmer, à la journée des fromages¹. Ce regard dont sa mère lui avait si souvent parlé bien qu'elle ne connût pas ce garçon.

« Tu le verras à son regard, Marie, avait dit Suzanne Cordier à sa fille qui la questionnait. Tu m'as parlé de ce que tu découvrais dans les yeux de certains hommes qui viennent boire à la taverne, ou dans ceux de Bastien Groscolas, qui te fait la cour et que tu n'aimes pas. Ce n'est pas ça, l'amour que tu attends. Ces yeux-là expriment du désir. Ils te font peur. Tu n'y vois que de la saleté. Ton corps les intéresse, pas ta personne. Mais un jour, demain ou dans plusieurs années, tu croiseras un regard dans lequel tu liras aussi clairement que Monsieur le Curé lit dans les Livres Saints. Je ne peux pas t'en dire plus. Ça te paraît mystérieux, mais je t'assure que tu ne pourras pas te tromper. »

Bien sûr, elle avait raison. Quand ce bel Alsacien blond au teint cuivré et au sourire éclatant était venu lui proposer de danser, elle avait senti son cœur s'affoler brusquement. Ils avaient dansé les yeux dans les yeux, et ce qu'elle découvrait dans ce regard plus pur que l'eau des lacs de montagne, c'était sa propre image. Elle se voyait dans ses yeux ! Elle qui ne connaissait le reflet de son visage qu'à travers l'eau des étangs en été ou la glace des ruisseaux en hiver, voilà qu'elle le distinguait avec une étrange netteté dans le regard de ce garçon !

Mais la musique s'était arrêtée. La journée des fromages touchait à sa fin. Il était reparti vers l'Altenberg, et Marie avait regagné tristement La Bresse. Et depuis un an, elle ne l'avait pas revu.

1. Le 23 juin, à l'occasion du solstice d'été, avait lieu à Gérardmer la « journée des fromages ». Les marcaires apportaient leur production d'une journée, et les fromages étaient vendus aux enchères. Les revenus de cette vente, versés au Chapitre de Remiremont, représentaient le montant de la « location » des terrains des Hautes Chaumes. A cette occasion, les marcaires qui s'étaient déplacés étaient nourris gratuitement et recevaient l'après-midi une « marande » (collation).

La jeune fille n'était plus essoufflée, mais son cœur battait toujours aussi vite, au point de provoquer une douleur aiguë dans sa poitrine. Et s'il n'était pas là ? Et s'il l'avait oubliée ? Et s'il ne l'attendait pas ? Et s'il ne l'aimait pas ?

Elle balaya toutes ces incertitudes d'un geste vif, comme si elle chassait une mouche importune, et entreprit d'examiner sa toilette. Elle ajusta son corset et son devantier¹ brodé – emprunté à sa mère –, elle ôta sa coiffe puis la replaça avec soin, frotta avec une poignée d'herbe sèche ses sabots luisants et ornés d'un motif sculpté. Elle prit ensuite une large inspiration et partit d'un pas vif et résolu vers la marcairie de l'Altenberg.

Arrivée à quelques toises du bâtiment, elle ralentit, soudain moins assurée. Le lieu paraissait désert. Elle poussa la porte de la marcairie. A l'intérieur, une étable vide, imprégnée d'une forte odeur de lisier, de fromage et de lait caillé ; un énorme chaudron pendu à la crémaillère de la cheminée centrale. Au fond, contre le mur de troncs mal équarris, deux caisses emplies de foin. Quelques vêtements y traînaient en désordre. Les couchettes des marcaires. Ils n'étaient donc que deux ? Son cœur se serra à nouveau, pris d'une nouvelle angoisse.

Elle ressortit, dépitée.

Elle allait descendre vers le troupeau et la forêt, lorsqu'elle entendit fredonner dans son dos. A l'angle de la marcairie, elle l'aperçut. Occupé à laver les ustensiles à fromage dans l'eau claire d'un bassin de bois, le garçon ne la voyait pas. Le cœur de Marie reprit sa danse endiablée.

– Hans ! murmura-t-elle timidement.

Au deuxième appel de la jeune fille, il se retourna. Dès qu'il la vit, un large sourire de bienvenue éclaira son visage.

Mon Dieu ! Il était encore plus beau que dans ses insomnies ! Marie éprouva à la fois un brusque sentiment d'infériorité et un désir intense de plaire à ce garçon.

1. Tablier de cérémonie. Le jour de leur mariage, les femmes portaient un devantier rouge ou blanc, par-dessus leur robe noire.

Hans se redressa, essuya ses mains à sa chemise de toile écrue, les tendit vers elle.

– Marie ! Enfin ! T’as fini par te décider. . .

Elle se sentit rougir de plaisir.

– Bonjour, Hans, dit-elle en plongeant ses yeux dans les siens.

Puis elle épongea la sueur qui perlait à nouveau à son front.

– Il fait chaud, hein ? Tu veux te rafraîchir ? Boire un peu de lait ? Je peux aller t’en chercher. . .

– Non, merci. Juste un peu d’eau. . .

– Rien de plus facile ! dit-il en plongeant la main dans le bassin. Donnez-vous la peine d’approcher, Princesse !

Marie se pencha sans méfiance, et reçut soudain une gerbe d’eau en plein visage. D’abord vexée par le sans-gêne du marcaire, elle prit le parti d’éclater de rire elle aussi. Elle ôta sa coiffe trempée. Lorsqu’elle s’ébroua, Hans vit des reflets bleutés danser dans ses longs cheveux noirs. Ses yeux s’arrondirent d’étonnement tandis qu’il exprimait son admiration.

– Vous avez une crinière superbe, Princesse ! Beaucoup plus jolie que cette coiffe qui la dissimule !

Elle rougit à nouveau, ne trouva rien à lui dire, se sentit stupide.

– Viens ! dit-il en lui prenant la main, je vais te faire voir tout mon domaine. Je suis Seigneur de l’Altenberg ! Pour vous servir, Princesse !

Il s’inclina devant elle d’une manière grotesque.

– Accordez-moi un instant, Majesté, reprit-il. Le temps de prévenir le vieux Sepp de mon absence, d’aller quérir quelque chose dans mon coffre, et je suis à vous.

Il revint très vite et l’entraîna jusqu’au sommet de la chaume de la Vieille Montagne.

Ils s’arrêtèrent un court instant sur la crête pour reprendre haleine. Soudain, aussi agile qu’un cabri, Hans bondit au sommet du rocher. Eberluée, Marie se demandait comment il avait fait.

– Passe par là ! dit-il en lui indiquant une vire étroite qui grimpait en biais le long de la paroi.

Elle hésitait. Hans portait des *bundschuhe*¹, alors qu'elle n'avait que des sabots lisses et glissants. Il s'accroupit pour l'aider. Relevant sa jupe jusqu'au genou, elle appuya son pied contre le granit et saisit la main tendue.

D'une traction vigoureuse, il la hissa jusqu'à lui, passa aussitôt ses bras autour de sa taille pour l'empêcher de basculer. Elle s'agrippa à ses épaules, sentit le souffle du garçon contre sa joue. Sa poitrine touchait la sienne. Elle ne put réprimer un frisson.

– Et voilà que maintenant, t'as froid ! dit-il en riant. Tu sais pas ce que tu veux !

Marie n'osait pas bouger. Elle n'aurait pas voulu qu'on la surprenne ainsi, mais elle n'était pas pressée d'échapper à cette étreinte.

Il ouvrit les bras, se glissa derrière elle.

– On a une vue superbe, non ? Tu vois pas ça, depuis le fond de ta vallée.

Elle en convint volontiers. Jamais elle n'avait vu les Vosges ainsi. Où qu'elle posât son regard, elle dominait des vallées profondes bordées de forêts immenses, impénétrables. Couronnant le tout, à perte de vue, le Haut Pâturage étalait sur cette nature d'apparence hostile la douceur de ses prairies où paissaient, à cette époque de l'estive², plusieurs milliers de vaches laitières. Marie éprouvait une étrange sensation de puissance et de domination.

La main de Hans apparut dans son champ de vision.

– Tiens ! J'ai un présent pour toi.

1. « Soulier à lacets », par opposition aux bottes des nobles. Il fut adopté comme emblème des soulèvements paysans qui se succédèrent en Alsace (et en Allemagne) à partir de la fin du XV^e siècle.

2. Situation « estivale » des troupeaux qui pratiquent l'estivage, forme particulière de déplacement pastoral annuel, différente du nomadisme et de la transhumance. Les troupeaux se déplacent sur une courte distance, pour rejoindre un pâturage d'altitude qu'ils occuperont pendant toute la belle saison. Ce déplacement du troupeau permet de faucher les prairies voisines de la ferme, dans la vallée, afin d'assurer une provision de fourrage suffisante pour l'hiver.

Elle ne s'y attendait pas. Rose de plaisir, elle s'empara du paquet. A mesure qu'elle ouvrait fébrilement l'emballage de toile blanche, elle sentait le rouge de la confusion gagner ses joues... elle était venue les mains vides ! Elle, qui avait tant espéré cet instant, n'avait pas pensé à offrir un présent à celui qui avait hanté tous ses rêves ! Elle avait même parfois douté de ce qu'elle avait cru découvrir dans ses yeux. Et voilà que lui, qui vivait dans une cabane de bois sur un sommet isolé, avait prévu ce qu'elle avait négligé !

Elle se sentit soudain honteuse. Avec ses vingt ans, Hans n'avait que deux ans de plus qu'elle, mais elle avait l'impression d'être une toute petite fille à côté de lui. Comme sa sœur Blandine. Aussi bête. Ce garçon était beaucoup trop bien pour elle. Elle ne le méritait pas. Une vague d'amertume lui souleva le cœur.

- Alors ! Qu'est-ce que t'attends ? Ouvre-le !

Marie s'exécuta, poussa un cri d'admiration.

- Oh ! Un miroir ! souffla-t-elle d'une voix que l'émotion étranglait. C'est... Euh... Il ne fallait pas... C'est bien trop... Je n'ai pas... pu...

Hans riait de son trouble. Mais lorsqu'elle leva son visage vers lui, il y découvrit un tel désarroi qu'il comprit en un instant ce qui embarrassait Marie.

- C'est normal que je t'offre quelque chose. C'est toi qui as pris la peine de venir jusqu'ici, non ?

Elle saisit aussitôt la perche tendue.

- Quand tu viendras à La Bresse, je te donnerai le cadeau que ... je t'ai préparé. Tu viendras ? Oui ?

- Mais oui, je viendrai voir ton père à l'auberge. Dans quelques jours. A la Saint-Jean. En revenant de la journée des fromages.

Marie soupira, tourna la tête, essuya une larme sur sa joue. Elle aperçut le vieux Sepp qui ramenait le troupeau vers l'étable.

- Vous n'êtes que deux ici ? demanda-t-elle au jeune marcaire. Jusqu'à la Saint-Michel ? Ton père n'est pas venu cette année ?

Un voile de tristesse assombrit soudain le visage jovial de Hans Werner, qui s'assit par terre. Marie s'installa tout près de lui, les jambes pendant contre la paroi de granit.

– Mon père ? Il ne viendra pas à l'estive. Il a rejoint les troupes d'Erasmus Gerber¹. Il veut prendre part à la guerre des paysans. Ma mère est folle d'inquiétude. Depuis Pâques, nous n'avons eu qu'une fois de ses nouvelles. Il est sorti vivant du massacre de Saverne, mais ça ne l'a pas calmé. Il paraît qu'il est reparti vers le Sundgau, où les rescapés ont décidé de reprendre la lutte.

Il se tut un instant, les yeux fixés sur la ligne bleue des sommets. Puis il sou-pira :

– Je n'ai aucune nouvelle depuis qu'on est montés ici. Et je me dis parfois que c'est aussi bien comme ça.

Marie était émue par ce qu'elle venait d'apprendre. A l'auberge, les voyageurs qui revenaient d'Alsace parlaient souvent de cette révolte sanglante. Son père aussi. Mais jusque là, elle avait considéré que ces événements lui étaient totalement étrangers. Elle se sentait à présent beaucoup plus concernée, et regrettait de ne pas en savoir davantage.

Elle posa doucement sa main sur l'épaule du marcaire, et décida de parler d'autre chose.

– Comment s'appelle cette curieuse montagne toute pointue ? demanda-t-elle en désignant un sommet, au midi.

– C'est l'Adamskopf, répondit-il, la pointe méridionale de mon domaine.

De son bras tendu, il décrivit un demi-cercle englobant tout l'horizon marqué par la ligne de crête, à l'orient. Il se leva et l'invita à faire de même pour mieux embrasser le panorama.

1. Tanneur de Molsheim, capitaine en chef des troupes de paysans insurgés pendant la « guerre des paysans » (printemps 1525). Il parvint à instaurer une certaine unité parmi les bandes révoltées, avant qu'elles ne soient écrasées par l'armée féodale du duc de Lorraine à Saverne (mai 1525). Cette répression sanglante fit plusieurs milliers de victimes parmi les paysans.

- Voilà toutes mes possessions, Princesse ! dit-il en bombant le torse. Je règne sur la seigneurie du Val Saint-Grégoire¹ ! Je suis... duc de Munster... comte de Metzeral ... et... baron de l'Altenberg !

Marie riait, heureuse de constater qu'il avait retrouvé son humeur enjouée. De la pointe du menton, elle désigna le troupeau, près de la marcairie.

- Et je suppose que ce sont là vos ...sujets, beau Prince ?

- Si fait ! Mon royaume ne compte que des sujets féminins. De braves paysannes, en vérité ! Qui passent leurs journées à ruminer. Mais jamais de mauvaises pensées ! précisa-t-il. Je n'ai qu'à leur procurer de l'herbe tendre pour satisfaire leur énorme appétit, et elles me payent leurs taxes sans discuter, en lait chaud et succulent qu'elles m'invitent à tirer de leurs superbes mamelles. Il ne me reste plus qu'à trouver une reine pour ce royaume et je serai le plus heureux des hommes.

Elle rougit à nouveau, et lui adressa son plus charmant sourire.

- Et vous, gente Dame, reprit-il, où se trouve votre château ? Caché au fond d'une de ces forêts sinistres ? Parmi les bêtes sauvages ? Les loups, les ours, les aurochs ?

Confuse, elle dut lui avouer qu'elle était incapable de situer son village. Pour elle, toutes ces vallées dont on ne voyait pas le fond ressemblaient à la vallée de Vologne, qu'elle avait empruntée pour le rejoindre.

- Je vais t'aider, dit-il en désignant une montagne allongée, au septentrion. Cette crête qui ressemble au dos d'une vache, là-bas...

Elle l'interrompit, heureuse de pouvoir se moquer de lui à son tour.

- Décidément ! tu vois des vaches partout !

- C'est vrai, admit-il. Sauf... peut-être... quand je te regarde...

1. Vallée alsacienne qui s'étend des crêtes vosgiennes jusqu'à Munster, et qui regroupait dix villages – la décapole – dépendant de l'abbaye de Munster. Le Val Saint Grégoire correspond à la vallée de la Fecht.

Elle haussa les épaules, lui sourit, vint se blottir contre lui, le bras passé autour de sa taille. Il reprit son explication.

– Regarde bien : la chaume que tu vois, là, juste en face de nous, c'est la chaume de Champy. A main droite, un peu plus haut, la croupe de la vache, c'est la tête des Cerfs. Et si tu suis l'échine à main gauche, tu arrives aux épaules, mais tu ne vois que le début du cou, car la vache a la tête baissée...

– Vers La Bresse ! cria-t-elle . Ca y est, j'y suis. Les épaules, c'est le sommet de Moyenmont. En contrebas, précisa-t-elle fièrement, il y a un terrain plus plat. C'est là que mon père a commencé à essarter. Il voudrait y construire une ferme. Ce sera ... mon château.

– L'endroit me semble fort bien choisi. Mais dis-moi, devant chez toi, il y a un abreuvoir ?

– Bien entendu !

– Eh bien regarde ! La vache ! elle est en train de boire toute ton eau...

– Quel idiot ! Elle pourrait boire pendant des jours, elle ne réussirait pas à tarir notre source. Et de toute façon, elle ne peut pas pencher sa tête jusque là. Il y a l'ours...

– L'ours ? Quel ours ?

– L'ours de Moyenmont. On parle beaucoup de lui depuis la fin de l'hiver. Tout le monde en a peur. Il est plus rusé qu'un renard. Il vient même voler de la nourriture à l'intérieur des maisons. Il a des griffes énormes. La trace de ses pas dans la neige montre qu'il est immense.

– Brrr ! Quel animal ! Tu me fais peur. Je me sens plus en sécurité sur ce sommet.

Marie partageait ce sentiment. Ils restèrent longtemps sur ce rocher, à savourer la tranquillité qui régnait sur les sommets du massif vosgien, au-dessus des soucis qui assombrissaient les vallées, loin des révoltes qui ensanglantaient la plaine d'Alsace. Après les angoisses et les incertitudes ressenties pendant le trajet et à son arrivée, la jeune fille se délectait de cette impression de paix et de sérénité partagées.

Ce début du mois de juin 1525 avait connu une vague de chaleur étonnante, interrompue parfois par quelques orages d'une rare violence. Les trombes d'eau, et même de grêle, qui s'abattaient alors sur la région, avaient provoqué d'importants dégâts sur les routes et les chemins qui restaient parfois impraticables pendant plusieurs jours. Lorsque le soleil réapparaissait dans un ciel encore plus pur qu'avant l'averse, il dardait sur les bêtes et les gens des rayons étonnamment brûlants.

Allongée dans l'herbe sèche de la chaume à côté de son « beau Prince », Marie était convaincue que le temps s'était arrêté. Hélas, elle dut déchanter lorsqu'ils se relevèrent. Le soleil avait déjà amorcé sa descente vers les plateaux de l'occident, et la jeune fille se dit avec tristesse qu'elle devait prendre le même chemin.

Avant de se séparer de Hans, elle reprit le miroir, le tendit devant eux, observa le reflet de leurs deux visages. Il était aussi blond et hâlé qu'elle était brune et pâle. Mais leurs yeux brillaient du même feu, et leurs lèvres entrouvertes sur le même sourire éclatant exprimaient le même bonheur.

- Il faut que tu saches que ce miroir a une histoire extraordinaire : il te vient d'une scène de ménage providentielle...

A son air ahuri, il éclata de rire, puis poursuivit :

- Figure-toi qu'au retour de l'estive, quand nous avons traversé le village de Sondernach, une violente dispute a éclaté dans la maison d'un couple de bourgeois. Nous avons vu plusieurs assiettes voler par une fenêtre ouverte et venir se briser sur le dos de nos vaches. Ensuite, c'est un miroir qui s'est fracassé sur les pavés de la rue. J'ai attendu que tout le troupeau soit passé, et j'ai ramassé le plus gros morceau épargné par les sabots des bêtes.

Il s'interrompit, regarda Marie droit dans les yeux. Un feu intense brillait dans son regard. Lorsqu'il reprit son récit, le ton de sa voix était beaucoup plus grave.

- Pendant tout l'hiver, au coin du feu, en songeant à la belle Bressaude rencontrée à Gérardmer, j'ai taillé et sculpté patiemment

un cadre en bois, en espérant que je verrais son visage apparaître à l'intérieur...

Pour dissimuler son trouble, elle se jeta à son cou, puis partit en courant vers le bas de la chaume, là où le troupeau s'était abrité de la chaleur au début de l'après-midi.

Hans resta longtemps immobile devant la marcairie. Il se sentait troublé, et vaguement inquiet. Au moment où Marie avait disparu dans la forêt, il avait cru voir la masse sombre des sapins se refermer brutalement derrière sa silhouette.

Il fallut l'intervention du vieux Sepp pour l'extirper de cette étrange sensation de malaise.

- Dis-moi, mon garçon, tes vaches ! Tu crois peut-être qu'elles sont capables de se traire toutes seules ?